

Il ne pensait plus à Marie ; il la regarda.

Pale, sombre, elle le contemplant, elle aussi, se mordant les lèvres, les yeux pleins de courroux... Alors il se souvint. Dans l'entraînement de la victoire, il avait oublié que, pour elle, il fallait avoir tort à tout prix, coûte que coûte, et que le jeu qu'il jouait s'appelait : Qui perd gagne !

Pourtant, n'était-ce pas pour lui une espérance dernière, si la famille de Didier, enrichie, repoussait la jeune fille ?...

Il chassa cette tentation ; et dans un mouvement d'abnégation sublime se dévoua tout entier au bonheur de celle qu'il aimait, pour la jeter définitivement aux bras de celui qu'elle aimait...

— Un mot encore ! cria-t-il.

Le président ébaucha un geste qui semblait dire : A quoi bon ? c'est fini, c'est gagné, bien gagné, cher maître.

Mais Rigobert était reparti ; et, dans un hêlement général, lançait ce tonnerre intempestif de phrases agressives :

— Oui, messieurs, j'ai montré, clair comme le jour, le bon droit de mon client, et jamais cause plus juste n'aurait trouvé sa sanction auprès d'un tribunal sans parti pris... Mais mon client et moi, nous sommes de Paris, la grand'ville, dont Marseille est jalouse et qu'elle imite et contrefait — comme une guenon, une duchesse ! — Je sais bien que si j'ai pour moi la Justice, je n'aurai pas les juges, juges prévenus, vendus peut-être...

Tremblez, cependant, prévaricateurs concussionnaires, faux poids, fausses mesures, l'heure viendra bientôt...

La cour hurlait.

Didier perdait son procès.

— Merci, dit Marie à Rigobert.

— Ouf ! fit-il, s'épongeant le front, j'ai racheté mes torts, je crois ?



— N'en parlons plus
— plus du tout,
répliqua Marie, rail-
leuse.

Pour une dernière fois, elle les réunit tous et leur tint ce langage :

— Merci, messieurs ;
grâce à vous, mais
malgré vos volontés,
peut-être, j'épouserai
Didier, mon seul

amour. Nous partons. — Il est pauvre ; j'ai un peu d'argent Les obstacles tombent. Je vous dois beaucoup, en dépit des apparences... Et je vous dis adieu sans amertume... Je parlerai quelquefois de vous... Merci, messieurs !

Un quart d'heure après, elle montait avec Didier dans le train direct de Marseille à Paris.

Les Cinq restaient seuls entre eux, nez à nez, et ces nez étaient longs.

— Allons, dit Saturnin, je vais me soigner le cœur...

— Et moi, soupira Théodore, je cours faire des excuses à ma bonne...

Rigobert, d'une voix lamentable, laissa tomber ces mots :

— Cette cause sera cause que je ne plaiderai plus aucune cause... Oh ! le juste ! oh ! le vrai !... oh ! les femmes !... Je ne crois plus à aucun accent, même à celui de la vérité !

Antony formulait :

— La destinée n'est pas un être palpable, avec lequel on puisse se prendre corps à corps, sans quoi j'aurais vainement adieu, paniers !... la force est relative !

— De cette odyssée, déclara doucement Florimond, je ferai un sonnet... et de ce sonnet, je ferai une nouvelle ; de cette nouvelle, un roman ; de ce roman, un drame ; de ce drame, un sonnet ; et je recommencerai. Chaque sonnet, chaque nouvelle, chaque roman aura cent éditions ; chaque drame sera joué six cent quarante fois. C'est ainsi que l'on se console... A quelque chose malheur est bon.

— Et dire, termina Théodore, que toute l'aventure n'a pas duré trois semaines...

— Courte et mauvaise ! conclut Rigobert. — A la suivante !... N'importe, l'amour si bête qu'il soit aura toujours raison...

MAURICE MONTEGUT

Le *Canada-Revue* ne rêve que réformes. Réformer peut être une bonne, une excellente chose, pourvu que l'on marche sur un terrain solide. Il n'est pas absolument nécessaire de rester toujours en tout et par tout *in statu quo*. — *L'Étudiant*, de Joliette.

C'est vrai, monsieur l'abbé Baillaigé, nous demandons des réformes, surtout dans l'éducation, et nous sommes convaincus que vous n'en voyez pas l'utilité. Si vous voulez bien nous le permettre, cependant, nous vous signalerons un effet salutaire qu'aurait un enseignement raisonné de la littérature : ce serait de faire disparaître toutes les feuilles de chou écrites dans ce style *guan-guan* que vous semblez affectionner dans les nombreuses publications que vous dirigez.

Une autre réforme dont vous ne sentez pas non plus la nécessité, cela va de soi, mais qui s'imposera cependant en dépit de tout, c'est l'uniformité de l'enseignement primaire et l'unification des livres d'école. Eh bien, demandez à nos imprimeurs et à nos libraires, dont le commerce est rendu à sa plus simple expression, et s'ils veulent être sincères, eux qui paient des taxes comme tous les honnêtes citoyens, ils vous diront si c'est une réforme utile que celle-là. Demandez à nos ouvriers qui sont forcés de s'expatrier parce que l'éducation primaire coûte trop cher, et publiez les réponses qu'ils vous donneront.

Nous marchons sur un terrain solide, monsieur l'abbé, et nous n'en voulons pas d'autre preuve que le succès de notre publication.

Quousque tandem abutere, Thoma, etc., nous avons oublié le reste de la citation. Ceci nous revient à la mémoire après avoir entendu ce que l'on est convenu d'appeler du grand opéra. C'est peut-être très beau, mais nous croyons qu'il est temps que ça cesse. Un orchestre asthmatique, un chœur esquiné, des solistes qui ont pu être bons il y a plusieurs lustres, voilà ce que l'on nous a servi les 26, 27 et 28 janvier, à l'Académie de Musique. C'est trop fort, ou plutôt ce n'est pas assez fort. Exceptons, toutefois, Madame Pettigiani, toute gracieuse, si jolie, et qui chante admirablement ; ce dont on ne semble pas s'être aperçu sur le moment. Ce n'est que le lendemain de la première représentation que les commentaires allaient leur train. Madame Albani, suivant sa gracieuse habitude, n'a pas manqué de nous chanter "*Home, sweet home*," et "*Souvenirs du jeune âge*." Nous l'en remercions bien cordialement jusqu'à la prochaine fois.

Le *Star*, de concert avec son copain, le *Witness*, demandait dernièrement pourquoi le lieutenant-gouverneur de la province de Québec ne serait pas un Anglais. En effet, le *Star* a parfaitement raison, toujours d'après sa manière de voir les choses. Seulement, il nous semble que nous avons quelque chose à dire là-dedans. Toutefois, si les gouverneurs de la province de Québec prennent le mot d'ordre d'Ottawa, et s'il s'en trouve parmi les nôtres d'assez serviles pour obéir aveuglement aux ukases du despote Abbott, la nationalité n'y fait rien. Nous préférons même que ces avanies fussent commises par des Anglo-Canadiens. Cela jetterait moins de honte sur notre nationalité. Car enfin, quoique le peuple Canadien ne soit pas aussi élevé que dans le passé, il a encore droit à notre respect, et il ne tardera pas à reprendre sa place légitime dans la Confédération, jusqu'au moment où notre indépendance sera définitivement proclamée, ce qui ne tardera guère.